

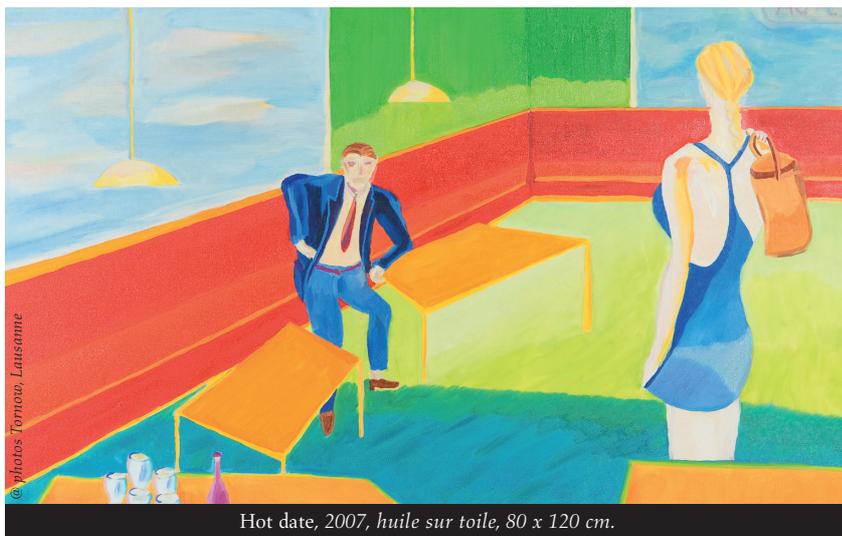
**E**XPOSER EN COMPAGNIE D'UN CRACK COMME TONY CRAGG ET D'UNE AUTRE «POINTURE» COMME JÖRG IMMENDORFF: TELLE FUT L'EXPÉRIENCE VÉCUE PAR LUC IMSAND L'ÉTÉ DERNIER À PRAGUE. ON NE SAURAIT DONC PAS MIEUX DIRE AUX DÉCIDEURS – PRIVÉS OU INSTITUTIONNELS – DE GUETTER BIEN VITE CET ARTISTE LAUSANNOIS QUI CREUSE UN SILLON HORS NORMES ET HORS DES MODES.

«Enfant ou adolescent, je n'ai jamais vraiment eu l'envie de dessiner, mais je savais que j'avais envie de m'exprimer au plan artistique», répond-il à l'habituelle question: comment tout cela a-t-il commencé? Ce fut plutôt dans la photographie qu'il fit ses premiers pas. «Un *fanzine* gratuit de rock» se souvient-il lorsqu'il cherche à énumérer ses premières collaborations professionnelles. Ensuite l'homme bouge. Il joue à saute moutons dans pas moins de quatre écoles d'art aux Etats-Unis dont la fameuse *School of the Museum of*



First date, 2007, huile sur toile, 80 x 120 cm.

## LUC IMSAND ou la désillusion chatoyante



Hot date, 2007, huile sur toile, 80 x 120 cm.

*Fine Arts* à Boston. Il en revient lesté de mille choses vues – et d'un solide bagage théorique et pratique. Allers et retours, géographiques et conceptuels, ponctuent les décennies 80 et 90 – dont une année passée à Glasgow. Lui, si essentiellement peintre maintenant, se voua à l'art computer pendant des d'années.

L'espace plastique de Luc Imсанд est surprenant. L'une des singularités du peintre consiste en un rapport assez inhabituel entre la construction du

tableau et l'utilisation de couleurs vives, en juxtapositions souvent heurtées, limite «bad painting»... Regardez ces lignes qui filent à tout-va, ces perspectives approximatives, ces coupures de plans qui s'effilochent. Et ces personnages toujours un peu gauche, au torse imposant et aux jambes comme diminuées... L'artiste rappelle qu'il pratiqua le pastel, cette technique «classique», que l'on pourrait croire même un peu surannée – mais jamais rien, ou presque, n'est jamais

dépassé. Le pastel donc, si chatoyant, si apaisant, si peu subversif... Et l'huile ou l'acrylique maintenant. D'aucuns s'étonnèrent, à juste titre, que l'espace construit par l'artiste laisse penser que l'on est face à des œuvres de grand format. Il n'en est rien à l'exception de ses productions les plus récentes qui tentent l'agrandissement du cadre. C'est en cela que son espace plastique surprend. Des formats relativement modestes font exploser l'aire de la scène perçue par le regardeur.

Peintre de la ville, peintre du présent. Chroniqueur de nos solitudes, de nos déterritorialisations et reterritorialisations. Témoin du «je» dans le regard des autres, ou de soi en regard avec soi-même. Sexe, alcool, drogue, argent, rock'n'roll et solitude: l'artiste ose cela, sans détour. D'où vient, pourtant, que cette désillusion ne soit par mortifère, ne soit pas déprimante? Les couleurs claquantes y contribuent pour une part, bien sûr. Il y a quelque chose de très lyrique dans ses rouges omniprésents. C'est aussi qu'il y a une pudeur, une tenue, une retenue, un sens de l'understatement dans cette œuvre. La désillusion ne l'entraîne pas vers la dérélition. Marguerite Duras aurait dit un jour: «Désespérée mais pas déprimée». ■

Michel Aebischer

Contact:  
lucimsand@bluewin.ch